

Elle a ouvert la porte et fait le dernier pas. S'arrête encore, se retourne, dans un coup de vent ses cheveux lui fouettent le visage. Le bâtiment est là-bas, oppressant malgré sa façade en verre. Tant de verre, a pensé Lynn six mois auparavant, quand elle l'a vu pour la première fois, tant de verre et ces silhouettes d'oiseaux collées dessus. Pourquoi pas des murs, de la pierre, du béton? Ou des grilles? La station de bus n'est pas loin. Un taxi serait un peu trop cher. Et maintenant? Elle connaît le but et ne le connaît pas. Sait ce qu'il faut faire et ne le sait pas. Suit le chemin donné d'avance. Elle laisse le sac à dos sur ses épaules, elle doit, sous l'abribus, s'asseoir au bord du banc, sinon il n'y a pas assez de place dans son dos. Elle regarde ses baskets effrangées, elle lève les yeux, des gens qu'elle ne connaît pas

attendent. L'un d'eux suçote de temps en temps une cigarette. Un autre va et vient d'un pas balancé. Une vieille femme étudie l'horaire sous le panneau vitré et s'aide de son doigt pour lire. Aux arrêts de bus, Lynn a aimé jouer à son jeu de « Qu'arriverait-il si? » S'est imaginé: qu'arriverait-il si personne ne me percevait? Les gens passeraient sans me voir, ils verraient à travers moi. Comme si je n'existais pas. Ce serait aussi beau qu'horrible. Si personne ne me voit, je ne suis plus obligée à rien, si personne ne me voit, je me dissous dans un bain de tranquillité et je vis comme sous l'eau. Pourtant, si l'on ne me voit pas, je ne suis plus rien, plus personne, plus rien qu'esprit, non, pas un esprit, plus rien qu'un peu d'air qui ne peut même plus devenir du vent, condamné pour toujours à la stagnation.

Quand le bus arrive, elle se lève, son sac à dos érafle la paroi de l'abribus, un bruit à peine audible. À l'intérieur du véhicule, toujours cette puanteur de vomi. C'est incrusté dans les sièges. Ça ne peut pas s'enlever. L'autobus accélère, une route nationale, le virage pèse sur l'estomac de Lynn. À sa droite, un homme lit un journal. Il tourne une page toutes les minutes, en rapprochant ses mains de son nez. Sans le journal, on croirait à un exercice de gymnastique. Il ne peut pas lire aussi vite que ça, pense Lynn. Depuis des années, Lynn n'a plus touché un journal, son dégoût de l'encre d'imprimerie

est trop grand. Elle devient peu à peu nerveuse quand le bus approche de la ville. Un homme, quatre rangées devant elle, boit de la bière dans une canette et fait brusquement, sans raison, le signe de la victoire. Mais Lynn n'arrive pas à se distraire de son idée fixe. Le moment approche où elle devra se lever et quitter le bus et traverser la rue en sortant du dépôt et obliquer encore une fois et tourner la clé de l'immeuble et monter l'escalier, ouvrir la porte et entrer dans son logement qu'elle n'a pas habité pendant six mois. Il y fera sombre. Sombre et froid. Les volets roulants seront baissés. C'avait été le dernier geste de Lynn avant de s'en aller : baisser les volets roulants. Ça sentira le renfermé dans l'appartement. Ça sentira la poussière. Les plantes desséchées. Lynn ne pourra pas s'empêcher d'éternuer. Peut-être y aura-t-il un insecte mort sur le rebord de la fenêtre.

Le bus tourne dans la Remigiusstrasse, passe devant l'église. Tous les dimanches, la tempête des cloches. Maintenant, le bus freine, gémit. Lynn s'est levée et a marché vers la porte, le bus plie latéralement les genoux tandis que les portes s'ouvrent avec un bruit de succion, Lynn est dehors, le soleil brille comme un spot exactement là où Lynn se tient, le reste est dans l'ombre des arbres, Lynn s'en va aussitôt, observe du coin de l'œil une petite fille qui lance un caillou dans une case en forme de croix, saute sur

une jambe et ramasse la pierre sur le sol. De longs cheveux noirs tombent sur le visage de la fillette. Puis l'immeuble au numéro 7, les marches de l'escalier, les clés, premier étage, deuxième, troisième, sous le toit sa porte, Lynn ouvre et tout est comme elle se l'est représenté. Lynn n'hésite pas. En elle s'éveille un côté qu'elle connaît bien et qu'elle affectionne. Lynn tourne la manivelle des volets roulants, ouvre les fenêtres, laisse entrer l'air et fait le ménage, travaille sans faire une pause, aspire, essuie, passe le balai à franges, se met à genoux, se couche sur le sol, fourre le plumeau dans les coins, monte sur des chaises, essuie des surfaces élevées, fait grincer la peau de chamois sur le verre, prépare de l'eau savonneuse dans la salle de bains, l'apporte dans la salle de séjour et remporte l'eau sale, descend des sacs-poubelle pleins de plantes mortes, en bourre les conteneurs, va à la cabine téléphonique, appelle un service pizza, dévore, affamée, la pizza, se laisse tomber dans le fauteuil, là, elle allume une cigarette, fume à grosses bouffées et contemple son œuvre.

Lynn ne supporte pas plus longtemps ce nouvel état d'inertie, il faut qu'elle *agisse*, il y a encore un nombre infini de choses à faire, elle sait exactement que rien n'a changé depuis son séjour à la clinique, elle sait comme il est important d'avoir une tâche à effectuer, elle sait qu'elle court le danger de rechuter si elle ne fait rien, si elle se contente de tourner

en rond, si l'abondance de temps libre l'entraîne à réfléchir et la réflexion au sentiment de l'absurdité et le sentiment de l'absurdité à la recherche de l'excitation et la recherche de l'excitation à faire ce qui est interdit, jusqu'au moment où elle ne peut plus s'empêcher de se précipiter pour accomplir cet interdit. Il faut qu'elle se réfugie dans l'action, elle quitte son logis, descend l'escalier, elle n'a pas ôté ses baskets pour faire le ménage, la chaleur des pieds devient désagréable, Lynn marche vite. Le monde de dehors, a pensé Lynn alors qu'elle était hier encore à la clinique et regardait par la fenêtre, le monde de dehors, s'il m'a de nouveau, va-t-il m'aspirer et m'avaler comme il l'a toujours fait? Est-ce que quelque chose va changer? Ou bien tout va-t-il continuer comme avant ces six mois? Une demi-année? Comme si l'on coupait l'année en deux, pense Lynn. D'un coup de hache. Un demi-cochon, une demi-année. Les deux saignent quand on les tranche. Ça saigne aussi en moi quand j'y pense, à cette demi-année, on a tout compris de travers, c'est *moi* avant tout que l'on a compris de travers, en tant que patiente je ne suis que dossiers errants, on ne m'écoute pas, tout vient de ce que l'on ne m'écoute pas, et si je dis quelque chose qui ne s'accorde pas avec les dossiers, on riposte tout de suite vous ne voulez pas le savoir, vous voulez le refouler, vous ne voulez pas faire face, il faut que vous affiniez votre

regard, ce n'est pas grave, nous vous guérirons, cela porte un nom, il faut que vous l'avouiez, l'assumiez, l'acceptiez, et je dis il n'y a là rien à accepter, tout est différent de ce que vous pensez, mais ils ne font que hocher la tête avec circonspection et prennent une note, vraisemblablement: résistance. Mais je l'ai abandonnée, la résistance, il est inutile de résister à ce que l'on veut voir en moi, la résistance s'effrite, se casse, la résistance perd sa verticalité, ne se dresse plus, plie, s'est couchée, la résistance gît à terre.

Maintenant les relevés de compte. Lynn est à la banque, elle tire sa carte, l'introduit, débit de 1006,56. Aucun retrait possible. Plus de travail, plus d'argent, elle ne veut pas demander à sa mère qui paye déjà le loyer. Elle va quand même à la cabine téléphonique.

«Je suis rentrée chez moi.

– C'est bien que tu téléphones, dit la mère.

– Oui.

– Comment vas-tu, je veux dire qu'est-ce que...

– Bien, ça va.

– As-tu besoin de quelque chose?

– Non, de rien.

– Tu viendras me voir?

– C'est loin, je ne sais pas, il faut d'abord que je me réhabitue. Que je cherche du travail.

– As-tu besoin d'argent?

– Non, non.

- Tu te débrouilles?
- Et toi? Tout va bien?
- Comme ci comme ça.
- Le jardin?
- Oui, ça commence maintenant.
- Écoute, il faut que je raccroche, je n'ai plus de monnaie.
- Et ton téléphone?
- Il va bientôt remarcher.
- Tu peux bien me dire quand...
- Non, ça va couper, mère. Je t'appellerai jeudi.
- Bonne route.
- Bonne route.»

Toujours ce «bonne route», pense Lynn en raccrochant. Qu'est-ce que ça veut dire, «bonne route»? Il faudrait dire «bonne *chance*», mère ne dit toujours que «bonne route», et Lynn aussi, mais seulement à sa mère.

Et maintenant? Lynn pourrait les jours suivants essayer ce que tout le monde essaie, elle pourrait surmonter son dégoût des journaux et les consulter, elle pourrait suivre du bout du doigt les offres d'emploi, elle pourrait relever des numéros de téléphone et les composer d'une cabine avec les dernières pièces qui lui restent, encaisser des refus, surfer sur Internet dans des cybercafés, pourrait se rendre au bureau d'emploi, pourrait mettre des annonces aux tableaux d'affichage de la ville, passer à l'agence

d'intérim, elle pourrait faire ceci ou cela, mais elle sait que ce ne serait que de l'agitation inutile, elle sait qu'elle n'a qu'une seule chance: tôt ou tard elle finira chez Heinz, elle devra rendre visite à Heinz, c'est inévitable, c'est incontournable, pense Lynn. Sa décision est prise. Elle écrase sa cigarette.

Lynn sait exactement ce qu'il veut. Elle sait exactement comment il fonctionne. Qu'on lui parle d'une certaine manière, et le voilà qui démarre, il suffit de quelques mots qui coïncident avec son imagination. Ce n'est pas trop difficile. Il faut faire 1 748 pas. Elle ne sait plus combien de fois elle a parcouru le chemin. Heinz sera chez lui, il n'aura rien à faire, il se reposera de la guerre des affaires, il sera assis devant la télévision, il ouvrira la porte, tout cela, c'est sûr. Les pas de Lynn raccourcissent. Aussi y en a-t-il plus que d'habitude. Chaque jour est raccourcissement du temps, chaque pas raccourcissement du chemin. La lumière n'a pas encore entièrement disparu du ciel, seule reste une lueur qui recouvre tout, on ne peut pas parler d'obscurité, il y a encore des gens en chemin, qui suivent leur chemin, qui perdent leur chemin. Mais il fait froid, le soleil manque de force. La dernière courbe, regarder encore une fois par-dessus l'épaule pour évaluer l'approche des véhicules, traverser la rue et ne pas tomber sous les roues, un réverbère, puis déjà la maison. Elle se dresse toute seule et isolée, ce n'est



pas un pavillon standard. Lynn sonne, la lumière du vestibule s'allume, Heinz ouvre.

« C'est toi ? »

– C'est moi. »

Écoute, c'est fini, veut-il dire, elle le sait, c'est fini depuis longtemps, je ne veux rien de toi, dira-t-elle, ce que je veux ce n'est pas ce que tu penses. Elle ne le laisse pas prendre la parole, elle le pousse dans la maison, dans l'entrée, elle sait exactement ce qu'elle doit faire, elle sait exactement ce qu'il veut entendre, elle incarne les imaginations de Heinz, et contre cela tout homme est impuissant. Si l'on réussit à casser les imaginations, on casse l'homme, et personne ne connaît les visions de Heinz mieux qu'elle, Lynn Zapatek. Si l'on pouvait faire pousser une fleur aussi vite que le petit bonhomme entre mes lèvres, pense-t-elle. Lynn sait qu'ensuite elle doit vite disparaître, elle ne doit pas l'ennuyer avec sa présence, elle doit faire en sorte de ne rester que fugitivité, souvenir, rêve, elle est déjà à la porte et lui dit tu sais où tu peux me trouver, et ensuite elle est dehors, elle n'attend pas qu'il dise encore quelque chose ni ce qu'il dit, elle pense j'ai tout fait comme il fallait, je lui ai donné ce qu'il veut avoir, de la disponibilité, c'est là ce qu'il souhaite, il se manifestera, j'en suis sûre.

Chez elle, Lynn reste longtemps dans la salle de bains. Devant les miroirs, elle ne se retrouve jamais.

Elle a toujours détesté les miroirs. Quand elle est devant des miroirs, elle ne se voit jamais elle-même. Elle ne voit que de grands yeux, une peau lisse, des cheveux attachés sur la nuque, des lèvres pleines et quelques grains de beauté. Qui est-ce? pense-t-elle. Elle quitte la salle de bains et fouille dans son sac pour en tirer sa carte d'identité. Linda Maria Zapatek, lit-elle, née en 1975, taille un mètre soixante-cinq, couleur des cheveux: châtain, couleur des yeux: vert. C'est moi, ça? pense-t-elle.